

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

BUREAUX: 4 bis, rue d'Orsel, Paris
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

EFFETS CONTRAIRES



Du haut du ciel ta demeure dernière
Bon Foutriquet tu dois être content.

de Général Garcin.

Pour avoir assassiné Millière, un brin député de Paris, Garcin est devenu général ;
Pour avoir égratigné les députés actuels, Vaillant ira à la guillotine.

Autour de la gosse

Ah bien, nom de dieu, mince de pleurs que les crocodiles bourgeois ont versé cette semaine! Les oignons en ont renchéri et les égouts s'en sont engorgés.

Toutes ces larmes ont pissé à propos de la gosse de Vaillant, la petite Sidonie!

Ca en a été honteux, cré tonnerre!

Tablant comme si Vaillant, le cou dans la lunette, attendait le déclanchement.... ils ont pleuré sur l'orpheline, comme vache qui pisse.

Bougres de salauds, pour que votre pitié envers la fillette fût explicable et nature, vous auriez dû commencer par être moins crapules envers le père.

Ohé, les jésuitards, faut pas nous la faire!

Votre truc est vieux jeu : vous avez simplement cherché à faire perdre le nord au populo. Afin de cacher aux bons bougres l'horreur de la guillotine de Vaillant, vous avez manœuvré pour détourner notre attention, en la portant sur son orpheline.

Ca ne prend pas, nom de dieu!

Y a pas besoin d'être de grands malins pour saisir que le tapage fait autour de la petite Sidonie est du pur chiquet.

Un coup de plus, les jean-foutre ont voulu nous prouver leur bon cœur en adoptant la gosse de leur victime.

Après la Commune, le fils à Bonjean, pour venger l'exécution de son bandit de père, usa d'un fourbi pareil : il ramassa une tripotée de loupiots de fédérés, et sous prétexte de les élever charitablement, il en fit des petits martyrs.

Moins vieux : après la watinade de Decazeville, un député aristo, js crois que c'est un La Rochefoucauld, adopta aussi un des gosses de Lescure.

Oh, ça ne lui donna pas grand tintouin : il colla le gosse en apprentissage chez un pâtisier et s'en est beaucoup moins occupé que des cabots de son chenil.

A chaque fin de mois, en même temps qu'il payait la note de son coiffeur, il aboulaît quelques pièces de cent sous pour le petit Lescure, à qui il avait fait interdire de prononcer le nom de son père.

C'est évidemment quelque saloperie de ce calibre qu'on mijotait pour la petite Sidonie : on lui aurait appris à exécuter son père, ou pour le moins, après l'avoir débaptisée, on lui aurait défendu d'en ouvrir la bouche ; on l'aurait abruti religieusement, et on ne lui aurait guère inoculé que l'esprit de soumission aux gouvernants et aux richards.

—o—

Pendant que de bons camaros, sans faire de flafas, s'occupaient de trouver à Sidonie un nid bien douillet, tous les jean-fesse qui aiment à se faire des échasses avec les bienfaits qu'ils rendent, se foutaient en campagne.

Nous avons eu d'abord les aristos, avec l'inévitable duchesse d'Uzès. Cette poufiasse a même eu la gnolerie de coller les points sur les i : « Je mettrai la petite en pension et puis en apprentissage. »

Et voilà ! Encore une qui, pour quelques louis d'or, nous aurait une fois de plus monté le bourrichon avec sa charité chrétienne.

Ohé, la duchesse, ce qu'il faut à Sidonie, ce n'est pas la pension et l'apprentissage tout sec : c'est une brave maman qui la câline, la dorlotte, sèche ses larmes... C'est pas dans tes cordes vois-tu ! Si tu avais pris la gosse, tu n'aurais su en faire qu'une servante.

Outre cette madame, une dizaine d'autres types ont réclamé Sidonie.

Mille dieux, si ces cocos-là en pincent tant que ça pour l'adoption, y a mèche de les satisfaire : c'est pas les gosselines à adopter qui manquent, — qu'ils en recueillent chacun une nom de dieu !...

Des sociaux aussi se sont mis sur les rangs. J'espère pour eux qu'ils ont eu moins d'arrière-pensées que leur copain Heitz, — un socialo à la manque, qui, paraît-il, a été choisi par Vaillant.

Choisi?... C'est pas définitif, nom de dieu ! Vaillant a dit « oui » parce que cette proposition lui est arrivée bonne première. Il est probable que quand il saura la brute qu'est Heitz, il changera d'avis.

Pour que les bons bougres se fassent une idée de la salauderie de ce socialo à la manque, qui n'a vu dans l'adoption de Sidonie qu'une réclame électorale et une source de bénéfices, voici le programme qu'il se proposait d'appliquer à la petiotte. Je découpe ce dégueulage dans le *Temps*, sans y changer un mot :

« Je veux, a dit Heitz, être le maître absolu de l'éducation de cette enfant. C'est ainsi que j'interdirai absolument les visites de la femme Marchal (la compagne de Vaillant), dont je n'approuve pas la conduite; je ne permettrai également pas à son grand-père et à sa grand-mère de la fréquenter... Quand elle sera en âge de se marier, je tâcherai de lui trouver un brave travailleur... Pour l'instant, j'ai l'intention de lui changer son nom et de la confier à une institutrice d'un petit pensionnat... Mon plus grand souci sera de la mettre à l'abri des anarchistes qui sont, en général, des malfaiteurs ou des policiers. »

Est-il besoin d'ajouter quelque chose à cette infection ?

Foutre non ! Ni Bonjean, ni La Rochefoucauld, ni la d'Uzès n'ont été aussi loin !

Tout y est : débaptisation, pension, esclavage, haine et malédiction du père.... De l'amour pour la petite, de ses désirs, de sa liberté, pas un traitre mot, nom de dieu !

Cette vache d'attitude de Heitz n'est pas aussi extraordinaire qu'elle semble : elle est une preuve de ce que j'ai déjà dégoisé souvent,

A savoir que les sociaux à la manque ne sont que la dernière transformation des bourgeois : ne pouvant plus embobiner le populo avec les vieilles balivernes, ils tâchent de conserver l'exploitation sous un replâtrage socialard.

Comme idées, comme tendances, comme aspirations, c'est kif-kif ! Grattez le socialo à la manque, — l'ambitieux, — vous trouvez le bourgeois.

Heitz en est un des échantillons les plus dégueulasses !

LA JUGERIE DE VAILLANT

Oh, nom de dieu, ça n'a pas traîné !

En deux temps et trois mouvements, Vaillant a été condamné à mort. Les douze potirons n'ont même pas pris la peine de délibérer : ils sont entrés dans leur salle de ruminades pour la frime, le verdict de mort étant maquillé d'avance.

On aurait pu se passer de la présence de ces douze bourgeois : les juges n'auraient eu qu'à racrocher « Au Pont-Neuf » douze mannequins et ça aurait fait la balle !

Les interrogements, le défilage des témoins, le dégueulage de l'avocat bêcheur, le jaspinage de Labori..., tout ça, les jurés s'en foutaient ! On leur avait prescrit à l'avance qu'il leur fallait condamner ferme, — et ils ont exécuté les ordres donnés.

Y en a qui disent que c'est pour se pousser du col, pour se poser en crâneurs et prouver qu'ils n'ont pas le trac des anarchos. Tralala ! C'est aller chercher bougrement loin une explication qui crève la vue : les potirons ont condamné parce qu'ils sont des larbins se laissant mener par les juges.

Mince de précautions ! Y avait pas mèche de faire un pas au Palais d'Injustice sans se butter à un rousin ou à un cipal. Toute cette racaille était mobilisée ! Il ne manquait guère que des mitrailleuses.

Et foutre, voilà qui ne prouve guère la cranerie des enjuponnés !

Comment, ces serre-fesses ont tout dans les griffes : armée, police, administrations, télégraphes, téléphones,.... Ils sont des milliers contre un seul homme !... Et ce bougre là leur fiche une telle terreur qu'ils n'osent pas l'estourbir en plein soleil, à la face du populo.

S'ils eussent eu de la moëlle, ils auraient ouvert toutes grandes les portes du Palais d'Injustice et auraient dit aux prolos :

« Nous sommes tellement puissants, nous représentons si bien la Justice, la vraie, la seule, l'unique,.... que pour ruminer sur la sauce à laquelle nous allons assaisonner Vaillant, on vous convoque tous à la représentation.... »

Au lieu de ça, les enjuponnés ont opéré, la peur au ventre, claquemurés dans leur grosse turne, avec des chapelets de roussins dans tous les alentours.

Ceci dit que j'en vienne à la jugerie elle-même. Je vas simplement découper dans les quotidiens quelques-unes des répliques de Vaillant, — me garant, pire que du choléra, d'y ajouter un mot.

Le chef du comptoir demande son âge, nom et prénoms à l'accusé, rappelle son enfance d'abandonné, son voyage en Amérique, son retour, et en vient à la fabrication de la petite marmite.

« D'où vient l'argent ? » demande le jugeur.

Vaillant répond qu'il a reçu cent balles d'un cambrioleur qui les a données pour une œuvre de propagande. Il ne savait pas laquelle. Quant à une pièce de vingt francs que la femme de Paul Reclus lui a remis, ça a été dépensé dans son ménage.

Avec les cent balles, Vaillant loue une carrée rue Daguerre, sous le nom de Marchal, achète les ingrédients et prépare son engin.

Le 7 décembre, il réclame une carte au député Argeliès pour entrer à l'Aquarium : il aurait voulu y aller d'avance pour tirer des plans, y a pas eu mèche ! Argeliès lui promet une carte pour le samedi 9 décembre, sous le nom de Dumont.

— Pourquoi Dumont ? interroge le chef du comptoir

R. — Oh ! il y a des Dumont partout. D'ailleurs M. Argeliès ne doit pas connaître tous ses électeurs par leur nom.

Vaillant et le jugeur se chamaillent ensuite sur la fabrication de la bombe : celui-ci insiste sur le soin avec lequel l'accusé l'a préparée. Et celui-là de lui répliquer :

— Dam, si elle ne devait pas éclater, ce n'était pas la peine que je la jette !

Pas content, le président repique au truc, reprochant à Vaillant d'avoir pris des précautions pour que l'engin n'éclatât pas chez lui.

R. — Naturellement ! Puisque mon but était d'atteindre les députés, je voulais que la bombe éclatât dans leur chambre et non dans la mienne.

D. — Vous vouliez atteindre le milieu de la Chambre, le banc des ministres. « Vous vouliez, avez-vous dit, qu'elle tombât aux pieds de M. Casimir-Périer : non pas que celui-là vous fût particulièrement antipathique, mais parce que tous les gouvernants se ressemblent. »

Et Vaillant de répondre : « Parfaitement ! »

D. — Vous n'aviez calculé ni la distance, ni l'encombrement des tribunes. Enfin votre bras a été arrêté par le mouvement d'une femme...

R. — C'est pour ça que je voulais aller d'avance à la Chambre, pour me rendre compte et prendre mes précautions. Si j'avais pu !...

D. — Et ce sont ceux qui ont été visés qui ont été les moins atteints.

R. — Ce n'est pas de ma faute, rebiffe Vaillant. J'ai fait ce que j'ai pu. J'aurais mieux aimé atteindre tous les députés, qu'égratigner un seul des spectateurs.

D. — Pourquoi visiez-vous les députés ?

R. — Parce qu'ils sont les premiers responsables des crimes sociaux.

D. — Parce que ce sont des bourgeois aussi ?

R. — L'acte de propagande vise tout parasite et le parasite est tout homme qui ne produit pas pour la société.

D. — Mais, pourquoi vos distinctions ? Les spectateurs des tribunes étaient vos ennemis tout aussi bien que les députés ? Les uns et les autres n'appartiennent-ils pas à cette société maudite ? Les uns et les autres ne sont-ils pas des bourgeois ?

Du coup, Vaillant s'emballa : « Non ! non ! je le répète : je n'ai voulu frapper que les députés ! Si j'en ai frappé d'autres ce n'est pas de ma faute. J'ai fait ce que j'ai pu. »

D. — Le lendemain, dimanche, reprend le chef du comptoir, vous écrivez à Paul Reclus : « Je pourrai mourir tranquille avec la satisfaction d'avoir donné tout mon sang pour les idées libertaires ! Mais comme j'ai eu peu de chance dans la réalisation de mes desseins ! Il n'a fallu qu'une malheureuse femme pour faire dévier mon engin ? »

R. — Vous oubliez la principale phrase de ma lettre à Paul Reclus, où je déclare que je regrette amèrement le hasard qui a épargné les coupables pour frapper les innocents !

D. — Vous avez dit : « Il faut que les députés sachent qu'ils ont sur leur tête une bombe de Damoclès. Après moi, un autre viendra qui réussira mieux. »

R. — Je l'espère. Moi, je n'ai pas réussi comme je voulais.

D. — C'est un assassinat ?

R. — C'est un acte de propagande !

D. — Pure distinction de mots ?

R. — Du tout ! Je pouvais fabriquer mon engin de façon à tuer quelques députés ; c'eût été l'assassinat. Je l'ai fabriqué de façon à en blesser un grand nombre, parce que je jugeais plus utile de blesser un grand nombre de députés que d'en tuer quelques uns : voilà l'acte de propagande ! J'ai échoué, voilà tout.

D. — Vous avez échoué ? Il y a cinquante blessés. C'est déjà un joli résultat !

R. — Je répète que ce résultat n'est pas celui que j'ambitionnais : je voulais frapper les acteurs et non les spectateurs !

D. — Ceux que vous avez frappés sont toujours vos victimes ?

R. — Je suis moi-même une de mes victimes !

D. — Alors, vous vous assimilez à vos victimes ?

R. — Ma conscience m'assimile à elle... Il y a des victimes innocentes partout. Les soldats que le gouvernement envoie au Tonkin souffrent aussi, et plus que n'ont souffert les blessés de la Chambre.

D. — Enfin, vous vouliez, dites-vous, blesser et non tuer ?

R. — Si j'avais voulu tuer, j'aurais chargé mon engin de balles et non de clous.

D. — Votre engin était à la fois très bien fait et très dangereux. L'expert le proclame.

R. — L'expert ne sait pas si mon engin était bien ou mal fait, puisqu'il n'en a vu que les débris !

D. — Si la bombe avait éclaté à l'endroit que vous visiez, la plupart des projectiles, au lieu de se perdre, seraient allés à leur adresse et auraient pénétré plus profondément qu'ils ne l'ont fait. L'expertise l'a établi. Les clous auraient frappé directement au lieu de frapper par ricochets.

R. — Les clous n'ont pas frappé par ricochets.

D. — Pourtant, il y en a eu, des ricochets !

R. — Non !

D. — Si ! Une dame a été blessée au genou par un ricochet.

R. — Du tout. Elle a été atteinte, parce que la bombe a éclaté devant elle. La bombe a produit dans les tribunes tout l'effet qu'elle aurait produit dans l'hémicycle, si elle était parvenue à son but.

D. — Vous avez écrit : « Si j'avais su qu'on fût ainsi pressé dans les tribunes, j'aurais mis dans l'engin plus de coton pour éviter qu'un renversement accidentel n'amenât une détonation anticipée ».

R. — Parfaitement. Eh bien ? la conclusion ?

D. — Eh bien ! la conclusion, c'est que vous ne regrettez qu'une chose : c'est que votre engin n'ait pas été organisé de manière à tuer.

R. — Mais non ! Voyons ! Je regrette seulement qu'il n'ait pas été organisé de manière à atteindre son but ! Je dis et je répète que je préférerais avoir blessé 300 députés qu'avoir seulement égratigné une pauvre spectatrice !

D. — Mais il n'est plus question de cela ! Je dis que vous avez voulu tuer !

R. — Mais non, enfin ! Comment le savez-vous ? Vous n'avez pas vu ma pensée, quand je fabriquais ma bombe ?

D. — Oh ! Vous niez cette intention homicide ! Mais tous ceux qui vous ont précédé sur ces bancs...

R. — Il n'est pas question des autres !

Il est question de moi !

D. — Vous essayez de sauver votre tête, en....

Vaillant bondit à ces mots, et d'une voix tonnante :

R. — Si je savais que vous pensiez réellement qu'en me défendant ainsi je ne cherche qu'à sauver ma tête, je me croiserais les bras et je ne dirais plus un mot !

Sur ce, l'interrogement est bouclé et la séance est suspendue quelques minutes. A la reprise Vaillant demande la parole :

— Monsieur le président, dit-il, vous avez l'habitude de présider des assises. Moi, je n'ai pas l'habitude d'y comparaitre. Vous m'excuserez si je vous présente une observation.

Vous ne m'avez pas demandé quelles sont les circonstances qui m'ont amené à commettre cet acte. Je tiens à les dire.

En revenant d'Amérique, je croyais qu'il fallait se contenter de créer des bibliothèques pour préparer les cerveaux à la Révolution. Je croyais pouvoir vivre largement. Mon patron, profitant de ma situation, n'a pas voulu me donner plus de 20 francs par semaine. C'était de quoi mourir de faim pour moi, ma compagne et mes enfants. J'ai été le dire à mon patron ; il m'a répondu : « Je m'en fous de votre femme. C'est vous que j'ai embauché ».

Alors j'ai pensé qu'il fallait sans plus tarder faire ma révolution moi-même, et j'ai porté ma bombe au Palais.

Maintenant, pour développer mes idées théoriques, comme je ne suis pas orateur, j'ai écrit une déclaration. Puis-je la lire ?

— Certainement, lisez ! réplique le chef du comptoir... Voici

LA DÉCLARATION DE VAILLANT

Messieurs,

« Dans quelques minutes vous allez me frapper : mais en recevant votre verdict, j'aurai au moins la satisfaction d'avoir blessé la société actuelle, cette société maudite où l'on peut voir un seul homme dépenser inutilement de quoi nourrir des milliers de familles, société infâme qui permet à quelques individus d'accaparer toutes les richesses sociales, pendant que l'on voit des cent mille malheureux qui n'ont pas seulement le pain — que l'on ne refuse pas aux chiens — et que l'on voit des familles se suicider faute d'avoir le nécessaire.

« Ah ! messieurs, si les dirigeants pouvaient descendre parmi les malheureux ! Mais non, ils veulent rester sourds à leurs appels. Il semble qu'une fatalité les pousse, à l'instar de la royauté du dix-huitième siècle, à rouler dans le précipice qui les engloutira. Car malheur à ceux qui restent sourds aux cris des meurt-de-faim. Malheur à ceux qui, se croyant d'essence supérieure, se reconnaissent le droit de laisser croupir et d'exploiter ceux qui sont en dessous d'eux, car il arrive un moment où le peuple ne raisonne plus ; il se soulève comme un ouragan et s'écoule comme un torrent. Alors on voit des têtes sanglantes au bout des piques.

« Parmi les exploités, messieurs, il existe deux sortes d'individus : les uns ne se rendant pas compte de ce qu'ils sont et de ceux qu'ils pourraient être, prennent la vie comme elle vient, croient qu'ils sont nés pour être esclaves et se contentent du peu qu'on leur donne en échange de leur travail ; mais il en est d'autres, au contraire, qui pensent, qui étudient, et, jetant un regard autour d'eux, s'aperçoivent des iniquités sociales. Est-ce de leur faute à ceux-là s'ils voient clair et souffrent de voir souffrir les autres ? Alors, ils se jettent dans la lutte et se font les porteurs des revendications populaires.

« Messieurs, je suis un de ces derniers. Partout où je suis allé, j'ai vu des malheureux courbés sous le joug du capital ! Partout, j'y ai vu les mêmes plaies qui font verser des larmes de sang, jusqu'au fond des provinces inhabitées de l'Amérique du Sud où j'avais le droit de croire que celui qui était fatigué des peines de la civilisation pouvait s'y reposer à l'ombre des palmiers et y étudier la nature. Eh bien, là encore plus qu'ailleurs, j'y ai vu le Capital qui, semblable au vampire, venait sucer jusqu'à la dernière goutte de sang des malheureux parias.

« Alors je suis revenu en France où il m'était réservé de voir souffrir les miens d'une manière atroce. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Las de mener cette vie de souffrance et de lâcheté j'ai porté cette bombe chez ceux qui sont les premiers responsables des souffrances sociales.

« On me reproche les blessures de ceux qui ont été atteints par mes projectiles ; permettez-moi de faire remarquer en passant que, si les bourgeois n'avaient pas massacré ou fait massacrer pendant la Révolution, il est probable qu'ils seraient encore sous le joug de la noblesse. D'autre part, additionnons les morts et les blessés du Tonkin, de Madagascar, du Dahomey, en y ajoutant les milliers, que dis-je ! les millions de malheureux qui meurent dans les ateliers, dans les mines, partout où le Capital presse.

« Ajoutons-y encore ceux qui meurent de faim, et et tout ça, avec l'assentiment de nos députés. A côté de tout cela, combien pèse peu ce que l'on me reproche aujourd'hui !

« C'est vrai que l'un n'efface pas l'autre, mais en somme, ne sommes-nous pas en état de défense en répondant aux coups que nous recevons d'en haut ? Oh ! je sais bien que l'on me dira que j'aurais pu m'en tenir aux revendications par la parole ; mais que voulez-vous ? plus l'on est sourd, plus il faut que la voix soit forte pour se faire entendre.

« Il y a trop longtemps que l'on répond à notre voix par des coups de prison, par la corde et par la fusillade, et ne vous faites pas d'illusion, l'explosion de ma bombe n'est pas seulement le cri de Vaillant révolté, mais bien le cri de toute une classe qui revendique ses droits et qui bientôt joindra les actes à la parole. Car, soyez-en sûrs, l'on aura beau faire des lois l'on n'arrêtera pas les idées des penseurs ; de même qu'au siècle dernier toutes les forces gouvernementales n'ont pu empêcher les Diderot, les Voltaire de semer les idées émancipatrices parmi le peuple, toutes les forces gouvernementales actuelles n'empêcheront pas les Reclus, les Darwin, les Spencer, les Ibsen, les Mirbeau, etc., de semer les idées de justice et de liberté qui anéantiront les préjugés qui tiennent la masse en ignorance et ces idées accueillies par les malheureux fleuriront en actes de révolte comme elles l'ont fait en moi — et cela jusqu'au jour où la disparition de l'autorité permettra à tous les hommes de s'organiser librement suivant leurs affinités ; où chacun pourra jouir du produit de son travail et où disparaîtront ces maladies morales que l'on nomme préjugés : ce qui permettra aux êtres humains de vivre dans l'harmonie, n'ayant plus comme aspiration que l'étude des sciences et l'amour de leurs semblables.

« Je termine, messieurs, en disant qu'une société où l'on voit des inégalités sociales comme nous en constatons autour de nous — où nous voyons tous les jours des suicides causés par la misère, la prostitution qui s'étale à chaque coin de rue, une société dont les principaux monuments sont des casernes et des prisons — une société pareille doit être transformée le plus tôt possible, sous peine d'être rayée, dans le plus bref délai, de l'espèce humaine. Salut à celui qui travaille par n'importe quel moyen à cette transformation ! voilà l'idée qui m'a guidée dans mon duel contre l'autorité, mais comme dans ce duel je n'ai que blessé mon adversaire, à lui de me frapper à son tour.

« Maintenant, messieurs, qu'elle que soit la peine

dont vous me frappez, peu m'importe ; car regardant cette assemblée avec les yeux de la raison, je ne puis m'empêcher de sourire de vous voir, atomes perdus dans la matière, raisonnant parce que vous possédez un prolongement de la moëlle épinière, vouloir vous reconnaître le droit de juger un de vos semblables.

« Ah ! messieurs, combien peu de chose est votre assemblée et votre verdict dans l'histoire de l'humanité ; et l'histoire humaine à son tour est également bien peu de chose dans le tourbillon qui l'emporte à travers l'immensité et qui est appelé à disparaître ou tout au moins à se transformer pour recommencer la même histoire et les mêmes faits, véritable jeu perpétuel des forces cosmiques se renouvelant et se transformant à l'infini ! »

Vaillant se rassied et les témoins défilent. Après quoi, l'avocat bêcheur lâche la bonde à son égoût à paroles.

Quelle tourte que le Bertrand, l'héritier du grand Q. de Vilain-Repaire ! C'est en bafouillant qu'il a déguoulé un salmis de crapuleries et de gnoleries.

D'abord, il ronchonne après Vaillant dont l'exigence ne se contentait pas de 20 francs par semaine. Nom de dieu, d'avocat bêcheur ! Te contenterais-tu, toi, de 20 balles par semaine ?

Il explique ensuite que c'est à la Providence que les députés doivent la vie. Je veux bien ! Mais alors pourquoi la Providence a-t-elle choisi le seul député frocard de la collection, l'abbé Lemire, pour le moucher plus fort que les autres ?

Un moment après il fout une belle mornifle aux bouffe-galette : « Quand on ne veut plus travailler, on s'occupe du sort des autres, on fait de la politique. »

Eh mais, l'avocat bêcheur deviendrait-il anarcho ? Foutre non ! Il a accouché de cette vérité, comme du reste sans savoir, et sans même se douter que sa phrase ne peut s'adresser qu'aux crapulards de la gouvernance.

Il ferme enfin son plomb et cède le tour à l'avocat de Vaillant, Labori. Ah foutre, celui-ci aurait pu être trente-six fois plus éloquent qu'il n'a été que ça n'y aurait fait ni chaud ni froid.

Et pourtant, si au lieu d'avoir douze potirons en face de lui, il avait eu simplement des hommes, il leur aurait tiré des larmes, — rien qu'en racontant la vie de Vaillant :

Enfant naturel, le petiot s'est élevé de bric et de broc, d'abord dans les Ardennes par des étrangers, à qui la mère, mariée à un autre homme que le père de son gosse, envoie par-ci par-là quelques sous.

A douze ans, le loupot s'amène, à Paris, chez sa mère ; elle le fout dehors ! Il va frapper à la porte d'une tante, au milieu de la nuit ; celle-ci lui laisse refler la comète, lui donnant rendez-vous au marché. De là elle le mène à la gare, lui paie un billet pour Charenton et lui dit : « A Charenton tu descendras, et ensuite tu marcheras tout droit jusqu'à ce qu'on t'arrête, et quand on t'arrêtera tu diras que tu vas retrouver ton père, gendarme en Corse. »

En belle crapule, le pandore renie son gosse, et se fend tout de même d'un jaquet de 20 francs, ajoutant : « C'est par charité que je fais cela, et non comme reconnaissance. »

Lâché par tous, le gosse arrive à Marseille à pinces. Là, on le condamne pour mendicité : on l'avait arrêté avec juste un sou dans sa poche et quelques croustons de pain qu'il avait mendigottés.

Labori le montre ensuite, trimballant sa viande à travail en Algérie, à Paris, en Amérique, — partout ne refoulant devant aucune besogne. Le voici de retour à Choisy-le-Roi : pour faire croûter sa compagne malade, sa petiote, et lui-même, il gagnait 20 balles par semaine !...

Labori conclut en disant que les jurés auraient bougrement du nez en se laissant aller à la pitié... ce serait plus juste que d'être inexorables !

Ah ouat ! c'est comme s'il chantait ! Les potirons ne font qu'entrer dans la salle des délibérations pour aller y chercher la condamnation préparée d'avance.

Vaillant accueille le verdict avec un sourire de mépris.

« C'est la mort ! Eh bien, je vous remercie ! »

Quand on l'amène, d'une voix qui n'est pas le moins du monde étonnée, il crie : « Vive l'Anarchie ! »

Puis, aux gardes, qui le trimballent par les couloirs de la Conciergerie et le ramènent dans sa cellule, il dit :

« Les bourgeois devant lesquels j'ai comparu sont restés dans leur rôle en me frappant, mais je serai vengé ! »

—O—

Et, maintenant, que va-t-on faire de Vaillant ?

Certes, si c'était au populo de décider, il ne serait pas exécuté...

Mais c'est aux bandits de la haute, et Vaillant est ce qu'on appelait, au temps où y avait des rois, un *regicide*.

LA CHASSE AUX ANARCHOS

Et les crapuleries des grosses légumes vont toujours leur train !

Deci de là, on annonce de nouvelles perquisitions, arrestations et autres vacheries.

C'est ainsi qu'on a barboté à la gare du Nord une caisse de 1,500 exemplaires du bouquin de Grave, « la Société Mourante » qui arrivaient de Bruxelles. On a aussi perquisitionné chez l'éditeur de Paris. C'est archi-illégal, mais qu'équ' ça fait !

Y a eu aussi perquisition chez un copain de la *Revue Libertaire*, Henri Gauche : les roussins ont fait chou-blanc, la comme ailleurs.

Constant Martin et quelques autres bons fioux ont été arrêtés : arrêté aussi, un jeune gas, Solier, parce qu'on a filouté à la poste une lettre qu'il écrivait à Elie Reclus !

Par contre, les copains Prolo, Wagner et Lassalas, sucrés le 1^{er} janvier, ont été relâchés.

En province, ça continue sur le même pied : on arrête les uns et les autres, tandis qu'on déboucle les autres !

A Lyon, tous les copains coffrés ont été refoutus en liberté ; kif-kif à Grenoble et à Besançon.

Ce qui démontre, nom de dieu, que la seule association de malfaiteurs, qui existe réellement, c'est celle des bandits de la haute.

A preuve, les menaces faites à un petiot gas de Besançon : les roussins lui ont déclaré que s'il ne cessait pas sa propagande, un de ces soirs ils le foutraient à l'eau, sans autre forme de procès.

Dans ce même patelin, y a eu grand flafas autour de l'arrestation de Bardot, un camaro chez qui on prétendait avoir déniché des moules à fausse-monnaie et un tas de bricoles explosives.

Mensonge ! Bardot est en liberté !

A Montluçon, la dizaine de gueules noires, chez qui on avait découvert des montagnes de dynamite, ont écopé de dix jours de prison... C'était pas bien sérieux, nom de dieu !

—O—

Malgré toutes ces persécutions, la Sociale va toujours de l'avant !

A Bordeaux, trois petits gas ont été arrêtés en train de placarder des affiches. Ils ont crânement déclaré être anarchos.

A Aubervilliers, l'autre soir, y a eu charivari devant le commissariat de police. On gueulait « Mort aux vaches ! A l'eau les flics ! » Deux des manifestants ont eu la déveine d'être entoilés.

A Macon, un fiston de 18 ans, ayant une paille dans le nez s'est foutu à débagonner tout ce qu'il avait sur le cœur : « Vive l'Anarchie ! A bas les bourgeois et la police ! » Les pestailles ont eu du mal à le coffrer. Le lendemain, le gas a maintenu carrément tout ce qu'il avait dit.

A Champigneulle, près de Nancy, un bon bougre jaspait contre la gouvernance. Ça se passait chez un bistrot. L'adjoint voulant faire son malin, réquisitionne deux troubades présents, leur ordonnant d'arrêter l'anarcho. Les deux truffards ont répondu « Jean-foutre qu'ils n'étaient pas nés pour une aussi sale besogne.

J'en passe, nom de dieu !

Le PÈRE PEINARD à l'Étranger

En Italie, ça chauffe toujours, nom d'une bombe !

Tellement que je ne crois pas me fourrer le doigt dans l'œil en disant que la gouvernance macaronique file un mauvais coton.

Les quotidiens annoncent bien que l'ordre se rétablit en Sicile, mais foutre, ça m'a l'air d'une menterie carabinée ! En effet, en même temps qu'ils racontent ça, ils ajoutent que Crispi s'aligne pour expédier là-bas une nouvelle fournée de 15 mille truffards, ne trouvant pas suffisants les 40 mille déjà envoyés.

D'ailleurs, comment diantre ce cochon d'ordre peut-il se rétablir, quand au lieu d'atténuer la mistouffe du populo, les grosses légumes ne font que l'augmenter ?

Tout ce trimballage de troubades nécessite du pognon, — et où le prendre, sinon dans les poches du pauvre monde ?

Y a foutre pas à tortiller, ça me paraît engrené pour de bon ! D'autant plus que maintenant ça pète, non seulement en Sicile, mais aux trente-six coins de l'Italie.

En quelques mots, voici le bilan de la semaine : Dans un patelin qu'on appelle les Pouilles, à Ruvo, y a eu un sérieux chabanais. Ecoutez le *Temps* :

« Les émeutiers ont incendié des guérites de l'octroi, la mairie, la maison de perception des taxes, la maison du receveur des taxes, les archives des notaires, le casino de l'Union ; ils ont détruit les rails de tramways et coupé les fils télégraphiques ; ils ont enfin assailli la caserne de gendarmerie : les gendarmes ont fait feu. Il y a eu un tué et quatre blessés. Vingt-six individus ont été arrêtés.

A Corato, également, la foule s'est réunie devant la mairie sur laquelle elle a fait pleuvoir une grêle de pierres. La troupe mandée en toute hâte étant accourue, la foule se retourna contre les soldats qui furent accueillis par une pluie de projectiles. Plusieurs soldats ont été grièvement blessés.

Les gendarmes ont riposté à coups de fusil, plusieurs des manifestants ont été tués et blessés. »

Dans un autre endroit, à Carraro, un pays que les galonnards et autres jean-fesse ont à la bonne, parce qu'on y récolte le marbre pour les mouler en statues, y a eu aussi du chabanais.

C'est venu à l'occasion de la levée des réservistes destinés à aller massacrer les frangins de Sicile.

Des charibotés de prolos se sont trimballés par la ville, chantant des refrains révolutionnaires. La troupe est venue foutre son grain de sel dans la manifestation et y a eu tamponnage. Deux pandores ont été salement mouchés et un troisième a été tué.

Un moment dispersés, les manifestants ont repiqué au truc un peu plus loin : ils se sont emparés de la caserne des douaniers et ont râflé toutes leurs clarinettes et leurs coupe-choux. Pour ce qui est des douaniers ils ont déguerpi sans demander leur reste.

Les gas ont ensuite démantibulé les communications télégraphiques et élevé des barricades ; puis, pendant toute la nuit ils se sont flingottés avec les patrouilles militaires.

Voilà pour les émeutes, nom de dieu ! Du moins, c'est ce que les quotidiens ont raconté : j'y ai rien ajouté de mon crû, pétard du diable, afin de ne pas être paumée pour l'apologie.

Quant aux manifestances poivre et sel, y a pas mèche de simplement les numéroter : y en a trop ! Kif-kif pour les placards et les affiches excitant le populo, on en voit partout. Et des fistons qui font du fouan tout seuls, y en a aussi des foulititudes.

Et je le répète, mille dious : c'est dans tous les coins de l'Italie qu'il y a des fourbis de ce genre !

Salé coup pour la fanfare royale.

Qué malheur que j'ai pas une mauvaise paire de croquenots sommeillant dans un coin : je les aurais graissés et expédiés au roi Humberto. Ça lui aurait rendu un chouette service, car, s'il ne se tire pas des pieds devant pareil danger, c'est sûrement, faute d'une paire de ripatons.

—O—

En Espagne, la chasse aux anarchos se continue féroce. Là-bas, les juges sont toujours aussi abominables que du temps de l'Inquisition.

Y avait une chose qui paraissait louche : c'est que plus d'une douzaine de zigues arrêtés se soient, tout de go, déclarés les auteurs de la dynamitade du Liceo. Il n'était pas possible qu'ils se fussent atelés à quinze pour ça !

L'explique, on l'a aujourd'hui, nom de dieu ! Si les gas ont si facilement avoué tout ce qu'on a voulu, c'est qu'on les a passés à la torture. Les juges instructeurs auraient voulu leur faire avouer dix fois plus que les malheureux n'auraient pas tiré à cul.

C'est ce qui prouve, mille bombes, que la torture ne prouve rien !

Voici l'abominable truc employé : Codina, Cereuelo et la floppée d'autres bons bougres qu'on soupçonnait ont été mis, dès leur arrestation, au régime de la morue archi-salée et du pain sec.

Pour ce qui est de la boisson, macache ! On ne leur a pas fourré une goutte d'eau ! Au bout de quelques jours de ce sacré régime, les malheureux avaient le feu aux tripes ; ils auraient liché je ne sais quoi.

Quand leurs bourreaux jugeaient leurs victimes à point, ils les sortaient de leurs cellules et les amenaient dans la cassinette du juge instructeur. Sur son bureau, bien en vue, le bandit avait une carafe pleine d'eau et un verre.

Vous imaginez le tableau ! Le prisonnier veut sauter sur la carafe, mais les gardes lui tiennent pieds et pattes : il ne peut éteindre l'incendie qu'il a dans le coffre, et il reste, avec son ventre comme lardé de fers rouges !

De son air patelin d'assassin en chambre, le fouillemerde instructeur lui dit : « Si vous me cassez le morceau, si vous avouez tout ce que vous savez, cette carafe vous appartient, et on vous en donnera même une autre ; mais si vous continuez à être muet, on continuera à vous donner du pain et de la morue sans eau. »

Faudrait avoir une carcasse de fer pour résister à pareil supplice ! Le pauvre bougre d'anarcho n'y tient pas : il casse le morceau et débagonne ce qu'on lui demande, s'accusant de tout ce qu'on veut !

C'est par cette torture que les marchands d'injustice espagnols ont réussi à dégouter une tripotée de dynamiteurs, là où en réalité un seul a fait le coup.

Hein, nom de dieu, comme barbarie, c'est assez réussi !

Ne va-t-on pas acclimater le système en France ? Y aurait rien d'extraordinaire avec des jean-foutre comme Casimir Perier !

Dans ce cas, le tortureur qui appliquera la question de la Morue est tout choisi : ce sera le cliueur d'encre Edmond Lepelletier, le cochon vendu qui, il y a déjà trois semaines, réclamait dans une pissotière du

torchon putassier et policier l'*Echo de Paris*, le rétablissement de la torture pour les anarchos.

Cré pétard, je comprends maintenant pourquoi Santiago Salvador, l'auteur de la dynamitade du Liceo se voyant pincé, a cherché à se détruire, ne voulant pas tomber vivant dans les griffes des enjuponnés espagnols !

C'est à Saragosse que Salvador a été arrêté, dans la pièle d'un cousin chez qui il s'était réfugié. Quand la police arriva, il se tira un coup de revolver dans le flanc. Comme les roussins lui sautaient dessus, une sacrée tremblotte les prit en reluquant dans les pattes de Salvador un flacon de liqueur rouge, gros comme le pouce. Croyant que c'était un engin bombifant, le quart d'œil lui arracha subito le bibelot des mains ; à quoi l'anarcho répliquant en rigolant :

« N'aie pas peur, chien de bourgeois, ce n'est pas de la « dyna », c'est du poison au moyen duquel je voulais m'achever pour ne pas te donner le plaisir de me voir mourir sur l'échafaud. »

Salvador fut ensuite trimballé à l'hôpital, escorté par la dizaine de pestailles qui avaient procédé à sa capture.

En route, on croisa un roussin qui s'approcha du blessé et voici, d'après les quotidiens, leur conversation :

— Tiens ! c'est toi, Salvador ; qu'est-il donc arrivé ?

— Rien. Je viens de me loger une balle dans le corps, car je ne voulais pas tomber vivant entre les mains de la police.

— Pourquoi donc la police t'a-t-elle arrêté ?

— Parce que c'était moi qui ai lancé les bombes de dynamite au Liceo de Barcelone.

— Oh ! c'est grave, à ce que je vois.

— Je n'ai fait que mon devoir. Vive l'Anarchie !

Quoique à moitié crampté, Salvador fiche un tel trac aux crapules de la haute qu'on l'a cadenassé sur son plumard à l'aide de grosses chaînes.

Il paraît que le gas est d'une race qui n'a jamais eu les richards à la bonne : on raconte en effet que son paternel était chef de brigands.

—O—

En foutre, c'est partout qu'il y a du bouzan !

En Allemagne, à Berlin, y a eu l'autre jour une manifestance de sans-travail dans un chauffoir. Le populo a brisé les portes et les vitres en criant : « du travail ou du pain. » Les émeutiers ont reçu du renfort des rues avoisinantes et la rousse a fait usage de ses armes pour faire évacuer la rue.

Diantre, voilà qui ne va guère ravigotter Guillaume le Teigneux !

En Angleterre, à Londres, c'est pas une, mais bien une kyrielle de manifestances de sans-turbine qu'il y a eu. Voici ce qu'a dégoisé le *Temps* à ce sujet :

« Les sans-travail ont tenu sur l'esplanade de Tower hill, à Londres, de nouveaux meetings au cours desquels l'organisateur des « inemployés », un nommé Williams, a prononcé des discours très violents, déclarant qu'il fallait terroriser les capitalistes et faire en Angleterre comme en Sicile : nier par des actes le droit à la propriété. Il a même encouragé ses amis à se rendre, lors de la grande réunion qui aura lieu à Trafalgar Square le premier samedi de février, dans les quartiers non protégés par la police, pour se saisir de tout ce dont ils ont besoin », pendant que lui, Williams, opérerait une diversion à Trafalgar square.

Ces paroles ont été fort applaudies. »

Du 23 décembre au 3 janvier : Z. Nice. — C. Béziers. — C. Braux. — V. Nazaire. — B. Seraing. — B. Lyon. — H. Brest. — R. Postdam. — B. Besançon. — D. Dijon. — L. St-Louis. — G. St-Claude. — P. Luxembourg. — N. Bois-Colombes. — A. Angers. — P. Bordeaux. — M. Troyes. — P. Commeny. — L. Havre. — I. Surgère. — A. Cette. — Vartigny. — L. Reims. — V. Lille.

Du 4 janvier au 10 : T. Mézières. — A. X. Montauban. — C. Chambon. — A. Angers. — J. Jonvelle. — R. Quentin. — N. Toulouse. — H. Brest. — P. Carcassonne. — D. Bône. — Lib. Londres. — B. Spring Valley. — X. Tazout. — R. Bézenet. — D. Carmaux. — D. Cognac. — L. Orléans. — E. Perpignan. — B. La Bosse. — J. Lons-le-Saulnier. — N. Toulouse. — M. Troyes. — L. Reims. — A. Bes-sèges.

Du 11 au 17 : J. Roanne. — P. Beaune. — C. Ar-genteuil. — H. Brest. — F. Amsterdam. — O. Lécuse. — V. Roubaix. — V. Lille.

Ceux qui ayant envoyé des mandats n'en trouveront pas mention ci-dessus, c'est preuve que leurs lettres ont été filoutées par la gouvernance. Qu'ils gardent précieusement les talons, afin de pouvoir réclamer la galette.

Surtout, les camaros, n'envoyez ni timbres, ni bons de poste, car on n'en verrait jamais plus la couleur : les grosses légumes étant d'honnêtes défenseurs de la propriété.

L'Imprimeur-Gérant : LAPIE.

Imprimerie spéciale du Père Peinard,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.